

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 47

Artikel: A l'abbâyi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193937>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A l'abbayi.

On est adé pounâi pè iò on a pétsi.
On dzo que lè recruès dè la séconda,
que passâvont à l'écula pè Collombi,
dein la Comtâ, étiont z'u férè la petita
dierra dâo coté dè la montagne, iò
terivont à blianc, parait qu'on part dè
elliâo dzouveno sordâ aviont perdu dâi
cartouchès. Cein arrevè quasu adé, et
n'est pas râ, quand lè sordâ ont passâ,
dè trovâ tot pliein d'afférès, et méma-
meint dâi pompons.

On citoyein dè per lé, qu'étai municipau,
que passâvè pè iò lè sordâ aviont
ferrailli, ve oquière dè blianc dein on ter-
reau. Sè cllieinnè po cein ramassâ, et
m'einlevine se n'étai pas on paquiet dè
cartouchès.

— Bon! se sè peinsâ lo lulu qu'étai
on rance et onna pegnetta dâo diablio,
vouâquie adé cauquière centimes d'es-
pargni, mè vé cein gardâ po teri mè
cinq coups à l'abbayi, et n'ari pas
faute dè déborsa po ein atsetâ.

L'est bon. L'abbayi arrevè et lo gaillâ
modè po l'ostand. Terivè prâo bin, dè
coutema, et l'avâi adé on bo et bon prix.
L'emprontè lo fusi à n'on vesin, et va
tot drâi teri sè coups à la ciba dè la
sociétâ, po cein que ne volliavè pas
onco dépeinsâ oquière po atsetâ dâi je-
tons po s'essiyi ào prix franc, coumeint
fasont lè z'autro.

Ye pousè son fusi à la baragne, po
gardâ son tor, et quand l'est à li, preind
l'arma, sooo son paquiet dè cartouchès,
tserdzè, sè branquè, merè, et rraao! lo
coup part.

— L'est ào bord dâo carton, à gautse!
se fâ à l'avi que l'a teri.

Lo gratta papâi, que marquâvè lè
coups, tirè la senaille, mâ lo dzingârè
fouattè. Lo coup étai manquâ.

Lo municipau sè remet ein jou, et
tirè.

— Stu iadzo, dussè pas étrè manquâ,
se fâ; tegné rudo bin!

Lo dzingârè fouattè adé.

— Mè bombardâi se lai compreigno
oquière, se dit. Ton fusi ne va pas! se fâ
à cé que lo lâi avâi prêtâ?

— Que châ, que va! Adon, po essiyi,
on autre teriâo tirè on coup avoué, et fâ
sailli lo drapeau. Repondâi adrâi bin.

Lo gaillâ sè rebranquè, tirè onco dou
coups et bédè la ciba.

— Montrâ-mè vâi voultrè cartouchès,
se lâi fâ ion qu'atteindâi son tor, et
qu'étai ébâyi dè la vairè tot manquâ,
crayo bin que le sont ein bou?...

M'einlevai se n'étai pas cein. C'étai
dè clliao cartouchès qu'on fâ espref po
teri à blianc, qu'on met on petit bocon
dè bou ein guise dè balla, po que le
séyont prâo grantès.

— Diabe sâi fê dâo trein! se sè peinsâ
lo lulù que bisquâvè qu'on sorcier dè
cein que l'avâi quattro coups dè fotus.

L'emprontè onna bouna cartouche, et
stu coup, fe on faux-carton; mâ diabe
lo pas que l'eut on prix; et l'a dinsè
perdu on part dè francs po avâi volliu
espargni cauquière centimes.

On n'a rein avoué rein!

B I E N - A I M È

PAR

Jeanne FRANCE et A. MAGNIER

V

Mais, à leur entière stupéfaction, à peine
lui avaient-ils révélé le terrible secret, qu'ils
voyaient rayonner en elle une expression de
triomphe mêlé de tristesse, en même temps
qu'elle s'écriait :

— Ah! c'est bien de lui! J'étais si sûre
qu'il n'était capable que de générosité! Mon
pauvre Paul, notre amour pouvait-il se rom-
pre ainsi!

— Mais, mon enfant, ripostait M. Bordot,
tu oublies, je crois, la cause et la nécessité
de ce sacrifice, le mal inflexible qui te prend
ton fiancé. Il ne peut plus l'être; il faudra t'y
résigner.

— Moi, indifférente à son malheur, m'y ré-
signer! Ah! il me connaissait mieux que
vous, lui qui a voulu si généreusement me
tromper, il savait bien mon amour plus fort
que la mort! L'abandonner à son malheur?
Mais quel monstre serais-je donc? Pourquoi
laurais-je aimé? A quoi lui aurais-je été
bonne? L'amour ne serait donc qu'égoïsme et
mensonge? Mais dans le temps qui lui est
compté, je veux l'aimer de tout l'amour d'une
vie longue et heureuse, le cher sacrifié!

— C'est de la folie! Lui-même l'a bien
compris en te rendant la parole. Epouse-t-on
la mort?

— Un an, deux ans peut-être, je le sais,
c'est toute sa vie; ce sera, en quelque sorte,
toute la mienne, et si de nouveau vous me le
refusiez, je le devancerais sûrement dans la
tombe, dans huit jours peut-être...

Longtemps encore la résistance des parents
se heurtait contre la plus inébranlable résolu-
tion; tous les moyens de persuasion tom-
bait devant cette résolution enracinée.

Un pressant appel de la fiancée, enthousias-
tiaste à revendiquer ce titre, faisait de nou-
veau accourir Paul auprès d'elle.

— Oh! le cher méchant, — lui dit elle ten-
drement, — qui ne craint pas de sacrifier celle
qui l'aime éternellement! Oh! le méchant qui
n'a pas compris cela! qui a pu me dire: « Je
ne vous aime plus! »

« Oh! le cher martyr, le sublime dévoué,
qui se croit permis de se sacrifier lui-même,
espérant me donner ainsi une paix égoïste
par le plus héroïque mensonge! Mais je
t'aime! Oh! je t'aime!

— Oui, ma Bien-Aimée, je comprends ton
amour; je savais quelle serait ta résolution;
c'est ce qui m'avait déterminé à ce cruel
mensonge. En ce moment, tu es prête à obéir
à ton cœur, et je sais que tu es capable de
persévérer sans regret, mais moi, je n'ai pas
le droit d'accepter cela...

— Comment! c'est toi qui persisterais à
me refuser? Non! tu es mon fiancé, à moi, je
garde ta parole, je te veux ainsi. Ne pouvant
rien faire de plus contre le destin, j'aurai du
moins la joie de l'entourer de mes soins, de
ouater de mon amour tout le reste de ta vie.

— Non, je ne dois pas accepter, mon ange
d'amour.. Ce serait ton malheur sans consola-
tion, sans compensation. Ce peu de joie que
pourrait te donner ton dévouement serait
constamment gâté par l'appréhension de la
séparation fatale et prochaine. Comment
vivrais tu heureuse avec cette sentence de
mort, cette terrible épée de Damoclès prête à
tomber sur moi, tranchant notre amour?

Puis, vivre avec un malade! Et quel ma-
lade? maintenant l'ennemi ne fait qu'appa-
raître; mais plus tard, soigner ce mal épou-
vantable et répugnant, qui inspire tant d'hor-
reur à tous!

— Mon ami, tu plaides précisément pour
moi les circonstances atténuantes. Serait-ce
t'aimer que de me séparer de toi dans ta dé-
tresse? L'amour ne serait-il alors que chi-
mère et vaines paroles, s'effaçant au moment
d'agir? Ne comprends-tu pas cette âpre vol-
upté de la tendresse utile? je veux t'aimer
dans la peine qui est nôtre; j'en veux ma
part, c'est mon droit!

— Ecoutez-moi bien, chérie, s'il n'y avait
pour nous deux que le présent, si brûlant fût-il,
je l'approuverais, je pourrais accepter; mais
il y a pour toi l'avenir, avec lequel il faut
compter. Tu es jeune, tu es belle; un autre
t'aime, ou un autre t'aimera que tu pourras
aimer...

— Un autre que je puisse aimer! Oh! que
tu es méchant, mon unique, mon éternel
aimé! Eh bien! parlons raison, au nom de
mon égoïsme même: je veux profiter de mon
seul bonheur; avec toi, un an, deux ans peut-
être si Dieu nous les accorde. Ce bonheur est
mon but, que demander de plus dans une
vie? Et c'est de toi que je l'exige, mon Paul
aimé!

Il avait accumulé toutes les objections, élevé
les plus généreuses résistances, et il était
vaincu, ou plutôt victorieux, ayant repoussé
la victoire. Spontanément, ils furent dans les
bras l'un de l'autre, abîmés d'émotion, de
tendresse, et, malgré tout, de bonheur.

— Ma Bien-Aimée! mon ange!

— Merci, mon Paul! je t'aime!

Un mois après avait lieu leur mariage, ma-
riage triste, sans bruit, sans luxe et sans invi-
tés. Ils vécurent en s'adorant, d'autant plus
épris que l'épreuve leur avait fait pénétrer
l'immensité de leur amour. Ils vécurent tout
leur bonheur, mêlé toutefois de la secrète an-
goisse du terme menaçant.

Cependant, jamais entre eux la moindre pa-
role, la moindre allusion sur ce sujet navrant
qu'ils voulaient s'épargner mutuellement, mais
qui hélas! dans le silence, dans leur tendresse
même, était perpétuellement évoqué, présent
à leur intime pensée.

Vainement Isal-elie donnait-elle cours à
l'entraînement de son caractère gracieuse-
ment enjoué, s'ingéniant à répandre une
gaieté communicative, vainement Paul dé-
ployait-il toute sa force stoïque, taisant ses
plus poignantes émotions, les dissimulant
sous un masque impassible; ils ne parve-
naient pas à se donner le change sur leur se-
crète préoccupation.

Dans les soins excessifs de la jeune femme
perçaient les regrets anticipés, la tendresse
particulière dont on entoure l'être cher qui
s'en va. Et lui, dans son indifférence même
des choses qui n'étaient pas leur amour, ac-
cusait le profond détachement de ceux qui
s'en vont.